

Moi, les parapluies... ou l'art d'être abandonné à son sort

Aurélien Boivin

Numéro 166, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67277ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

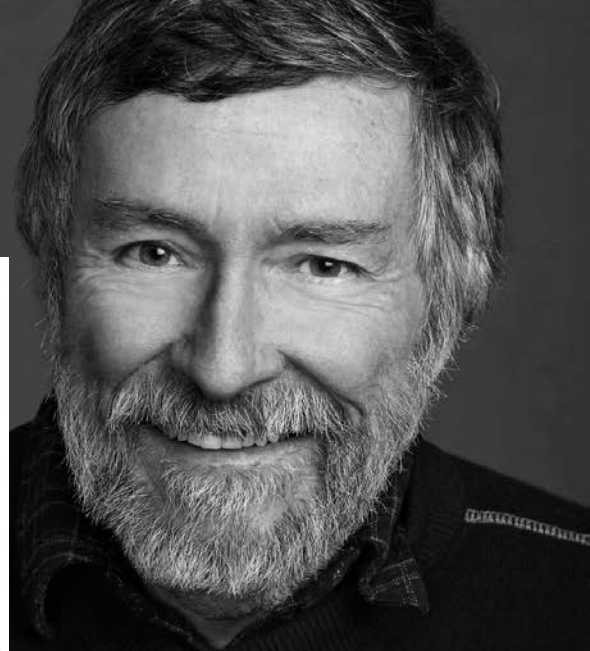
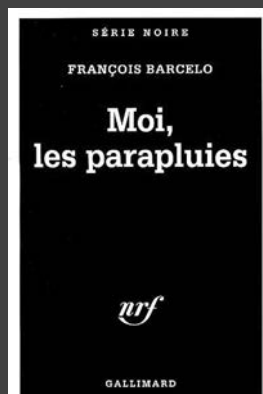
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2012). Compte rendu de [*Moi, les parapluies... ou l'art d'être abandonné à son sort*]. *Québec français*, (166), 72-74.

Moi, les parapluies... ou l'art d'être abandonné à son sort

PAR AURÉLIEN BOIVIN*



Publié en 1994 aux Éditions Libre Expression, *Moi, les parapluies...*¹, le douzième roman du François Barcelo, est sa deuxième œuvre à paraître dans la célèbre collection « Série noire » chez Gallimard, en 1999, après *Cadavres*, en 1998. Deux autres romans y paraîtront, *Chiens sales*, en 2000, et *L'ennui est une femme à barbe*, en 2001. Depuis *Agénor*, *Agénor*, *Agénor et Agénor*, en 1981, le prolifique auteur de la Montérégie a publié près de trente romans pour adultes, trois recueils de nouvelles et bon nombre de romans pour la jeunesse, dont la célèbre série « Momo de Sino », qui compte neuf titres, et « Petit héros », qui en compte six.

De quoi s'agit-il ?

À peine âgé de dix ans, n'en paraissant que sept, Normand Bazinet est accusé du meurtre de sa grand-mère, trouvée dans son lit à l'Hôpital général de Montréal, le manche d'un parapluie enfoncé dans la gorge. Condamné par le tribunal de la jeunesse, bien qu'il clame son innocence, il passe sept ans dans un centre de réhabilitation. Libéré à l'âge de dix-huit ans de ce qu'il qualifie lui-même de véritable prison, où il a subi les sévices des frères enseignants de l'institution, il entend tout oublier et recommencer sa vie. Il est toutefois hanté par la vengeance. Au lieu d'accepter la proposition de son père, concessionnaire *Chevrolet Oldsmobile et Cadillac* de Tracy, de devenir apprenti-mécanicien, il décide de consacrer plus de vingt-cinq années de sa vie à chercher la vérité et à découvrir le vrai meurtrier, fermement convaincu d'avoir été la victime

d'une grave erreur judiciaire. Mais il a perdu ses illusions et sa réinsertion sociale ne se fait pas sans heurts. Son enquête prend du temps à donner des fruits, mais elle déranger les gens de son entourage, dont les membres de sa famille, qui disparaissent sans qu'il ait besoin d'intervenir. Sa mère met fin à ses jours en se jetant devant une énorme souffleuse à neige, non sans avoir laissé à son fils cadet Normand un court billet dans lequel elle s'accuse du meurtre de la grand-mère, une vieille radoteuse pas commode (p. 125) qu'elle a toujours détestée. Serge, son frère aîné, se noie, en compagnie de son épouse Nicole, lors du naufrage accidentel (?) du yacht de son père. Quant à ce dernier, il meurt d'une pneumonie à l'Hôtel-Dieu de Sorel, à la suite d'une tentative de suicide. Il a engagé sa Cadillac sur la glace du chenal, qui a cédé, et est sauvé par son fils Normand, à qui il fera des révélations avant de mourir, en lui racontant tout ce qui s'est passé dans la chambre de la grand-mère, plusieurs années plus tôt.

Le titre

Comme il arrive souvent chez Barcelo, le titre peut certes paraître bizarre, déconcertant même. La grand-mère Bazinet a été assassinée à l'aide d'un parapluie, instrument que le jeune Normand ne semble guère apprécier, pas plus que la tante jumelle à qui il appartenait. Quand, plusieurs années plus tard, alors qu'il est à l'article de la mort, le père demande à son fils s'il a un parapluie, celui-ci répond, quelque peu mal à l'aise, en faisant la grimace : « Non, il pleut pas. Puis moi, les parapluies... », ce à quoi son

père réplique : « L'oreiller, ça fera pareil » (p. 267), comme s'il espérait que son fils, par vengeance, l'étouffe et abrège ainsi ses jours.

Le temps et l'espace

L'intrigue de *Moi, les parapluies...* s'échelonne sur trois décennies, depuis le début des années 1960, avec le meurtre de la grand-mère, alors que Normand est âgé de dix ans, pour se terminer en août 1989, avec le départ pour Montréal de Manon, la nièce de Normand, qui, lui, se prépare à franchir la quarantaine. Sur les conseils de son oncle, Manon s'est inscrite non pas en droit, mais à l'École polytechnique, ce qui donne encore plus de sens à la dédicace du roman : « Avec le souvenir des quatorze jeunes femmes assassinées à l'École polytechnique de Montréal, le 6 décembre 1989, par un homme, parce qu'elles étaient des femmes ».

La grande majorité de l'intrigue se déroule dans la région de Sorel-Tracy, avec quelques intrusions et allusions à Montréal. Plusieurs passages montrent les difficultés que connaît la principale ville de la région du Richelieu, qu'a fait connaître Germaine Guèvremont dans ses deux célèbres romans, *Le Survenant* (1945) et *Marie-Didace* (1947), en particulier la beauté des îles, qu'on entrevoit à peine dans le roman de Barcelo. Quand Normand prend le traversier *Catherine-Legardeur* au quai de Sorel, à la suggestion d'un ex-pensionnaire de l'institution qu'il a fréquentée, qui a une révélation à lui faire, il est attristé par le spectacle peu reluisant de la ville de Sorel, qu'il laisse derrière lui : « La ville n'a pas embelli depuis que je vis dans la région. De plus en plus d'industries

tirent le diable par la queue. Beaucoup ont fermé leurs portes. Et celles qui restent ne se gênent pas pour polluer l'air, l'eau, et la terre aussi tant qu'à faire. Dès qu'on menace de les fermer si elles ne s'amendent pas, elles menacent de partir et on les supplie alors de rester sans rien changer. » (p. 210). Un peu plus tôt, il avait fait allusion aux difficultés économiques que connaissent les deux villes, aux prises avec une importante récession : « Sorel et Tracy sont des villes ouvrières, durement touchées par les ralentissements économiques » (p. 163). Selon Normand, il est difficile d'y faire des affaires. S'il s'est porté acquéreur du seul hebdo local, le *Soracy*, il avoue qu'il doit tricher quelque peu et manquer à l'éthique journalistique : « L'essentiel de mes ressources, avoue-t-il, provient de ce que les commerçants me versent en nature et parfois en espèces pour que je dise du bien d'eux dans le *Soracy*. Ils sont de moins en moins nombreux à le faire et me versent de moins en moins d'argent. Pourtant, ils veulent que je les vante avec plus d'enthousiasme et de conviction à cause de la crise » (p. 163). Même son père, propriétaire de *Bazinet Chevrolet Oldsmobile Cadillac* à Tracy souffre de cette crise, alors qu'un concurrent « a fait faillite » (p. 276). Normand, qui a hérité par testament du garage de son père, devra emprunter pour relancer la compagnie.

Il fera aussi allusion aux actes bien réels des groupes de motards criminalisés, qui se débarrassent de leurs rivaux en enroulant leurs cadavres dans des sacs de couchage qu'ils abandonnent dans le fleuve.

La structure

L'intrigue de *Moi, les parapluies...* est racontée de façon linéaire, avec très peu de retours en arrière. On peut diviser cette intrigue en trois parties, comme s'il s'agissait d'une dissertation ou composition littéraire. La première partie (chapitres 1 à 6) correspond à l'introduction. Elle rapporte le meurtre de la grand-mère et ses conséquences pour Normand, injustement condamné à passer sept longues années dans une institution spécialisée pour jeunes délinquants. Il y demeure jusqu'à sa majorité. Le développement (chapitres 7 à 18) correspond à l'enquête qu'a décidé de mener Normand pour trouver le meurtrier de sa grand-mère.

Il entend bien, par le fait même, sauver son honneur. Dans le dénouement (chapitres 19 et 20), Normand livre la conclusion de son enquête : contre toute attente, le lecteur découvre qu'il a réussi sa mission et, bien qu'il soit désormais seul, il peut maintenant entreprendre une nouvelle vie.

Les personnages

Normand Bazinet. C'est le héros narrateur, à qui son frère Serge a donné le surnom de Ti-Cul, en raison de sa petite taille, problème que la « victime » responsable impute au petit Jésus, car, selon lui, son « corps refuse de grandir depuis qu'il a avalé celui du petit Jésus » (p. 13). Cadet d'une famille de deux enfants, il souffre d'un grave problème d'estomac (p. 20), ce qui provoque chez lui de fréquents vomissements. C'est lui qui a découvert sa grand-mère, avec un parapluie planté dans la gorge, et il a vite deviné qu'on le soupçonnerait de meurtre, malgré son jeune âge. Il se dit mauvais menteur (p. 37) et ne cache rien au sergent-détective Clément quant à la haine qu'il vouait à sa grand-mère (*ibid.*). Selon la psychologue appelée à témoigner à son procès devant la cour juvénile, il est « un garçon troublé par [s]a petite taille », et « c'est probablement un mélange de haine, de pitié et de peur de la mort qui [l]'a poussé à abrégé » (p. 44) les jours de sa grand-mère. Toutefois, prend-elle bien soin de préciser, il n'a « rien d'un criminel endurci, et, à son avis, un séjour dans une institution [l]'aidera à [s]e remettre sur le droit chemin » (*ibid.*). Vindicatif à sa sortie du centre de réhabilitation, il a de la difficulté à réintégrer la société et rêve de se venger, car il en veut à sa famille, qu'il accuse d'avoir gâché sa vie et gaspillé son enfance (p. 174). Il exerce d'abord le métier d'apprenti-mécanicien au garage de son père, mais abandonne rapidement cet emploi pour se consacrer à son enquête, qui dérange les membres de son entourage. Ses relations avec son père sont tendues, surtout depuis qu'il a découvert qu'il a une maîtresse, de même que celles avec son frère, avec qui il en vient même à se battre. C'est lui qui, moyennant une forte somme

d'argent, a fourni la combinaison du coffre-fort du garage de son père à un ex-pensionnaire de son institution, à la tête d'un réseau de voleurs qui dérobent pas moins de 112 voitures dans le parc automobile du garage de son père, qu'il doit envoyer en Afrique. Mais le bateau sombre dans l'Atlantique et Normand doit apprendre à vivre avec le remords.

Serge Bazinet. Frère aîné de Normand, il exerce le métier de mécanicien à demi-temps au garage de son père. Les relations qu'il entretient avec son frère cadet ne sont pas très bonnes, bien qu'il l'accueille avec beaucoup d'attention à sa sortie d'institution, comme s'il se sentait coupable de sa condamnation, comme s'il savait ce qui s'est passé dans la chambre de la grand-mère, ce qui explique peut-être sa chute dans l'alcool. Il est propriétaire d'un *Mini Cooper Austin* (p. 31) dont il refuse de se départir, uniquement pour faire rager son père. Il est marié à Nicole, mais sa relation est plus souvent orageuse, au point que le couple finit pas se séparer pour reprendre enfin. Ils se noient tous deux dans le fleuve après que le yacht de son père eut sombré, laissant à Normand le soin de s'occuper de leur fillette Manon.

Le père. Avec sa part d'héritage, à la mort de ses parents, survenue presque en même temps, il est devenu concessionnaire General Motor (*Bazinet Chevrolet Oldsmobile Cadillac* ou *Bécéocé*, p. 104), à Tracy (p. 30), où il a décidé d'emménager avec sa famille sur le chemin Saint-Roch, en bordure de la rivière (*ibid.*). Il entretient une relation avec une maîtresse, Ginette, préposée aux bénéficiaires de l'Hôtel-Dieu de Sorel.



S'il se porte acquéreur d'un yacht, c'est dans le but, prétend-il, de sortir Normand de « sa perpétuelle mélancolie » (p. 135). Le soir où il est élu député aux élections fédérales, alors que son parti est battu, il fait une tentative de suicide, rongé par le remords, et meurt d'une pneumonie à l'Hôtel-Dieu de Sorel, quelques jours plus tard, non sans avoir fait des révélations à Normand, le seul survivant de la famille.

La mère (Lise). Elle vit avec son mari depuis plus de vingt-cinq ans, mais sa vie a changé avec la mort de sa belle-mère, qu'elle a toujours détestée parce qu'elle considérait son mari comme un débile (p. 125). Incapable de vivre avec la condamnation de son fils cadet, elle se suicide après avoir laissé une note dans laquelle elle s'avoue coupable du meurtre, ce qui ne convainc pas Normand, qui doute que sa mère dise la vérité, tout en se demandant même si elle la connaissait (p. 175). Mais, selon lui, elle savait que son mari entretenait une relation avec une maîtresse et n'a rien fait pour l'en empêcher, comme s'il y avait eu une entente tacite dans le couple. Normand la considère comme un monstre (p. 132), car elle n'a rien fait, rien dit lors de sa condamnation.

Il faudrait encore parler du sergent-détective **Clément Clément**, qui a enquêté sur le meurtre et qui a toujours été convaincu de l'innocence de Normand, qu'il a longuement interrogé mais qu'il a laissé condamner pour son bien, pour qu'il soit confié à une maison de correction et qu'il échappe ainsi à sa famille, où il semblait être laissé à lui-même. Il y a aussi **Guy Gamache**, un ex-compagnon

de détention de Normand, qui réapparaît un jour sous les traits d'un voleur d'automobiles, qui le convainc de lui fournir le numéro de combinaison du coffre-fort du garage de son père où sont cachées les clés des 112 voitures qui seront dérobées. Il y a aussi les deux femmes, **Nicole**, l'épouse de Serge, et **Ginette**, la maîtresse du père, de même que **Manon**, la nièce de Normand, et **Marie-Josette**, sa maîtresse puis son épouse, dont il divorce rapidement mais qu'il engage comme directrice générale du garage, après la mort de son père.

Les thèmes

La violence. Voilà assurément l'un des thèmes majeurs de *Moi, les parapluies...* que l'on peut suivre tout au long de l'intrigue, avec toutes ces morts tragiques dans la famille Bazinet. Cette violence peut s'expliquer sans doute par le **remords** que ressentent ou qui assaillent quelques personnages, tels la mère, le père et le frère.

La mort. Elle est omniprésente, à commencer par celle de la grand-mère, puis du grand-père, dans deux hôpitaux différents mais à quelques heures d'intervalle seulement. Il y a encore celles de Serge, de la mère et du père, qui n'ont pu vivre avec le remords. Quant à Gamache, il subit le même sort que les motards criminels, groupe avec lequel il entretenait des liens étroits.

La vengeance. Voilà un autre thème important. C'est uniquement dans le but de se venger de sa famille que Normand entreprend son enquête et ne ménage rien pour avancer dans cette recherche, lui qui se dit

incapable de sentiment. Est-il même capable d'amour ?

La famille. Elle n'est pas, et c'est un euphémisme, un lit douillet, dans *Moi, les parapluies...* Elle est éclatée, car les Bazinet sont incapables de se comprendre, de se tolérer, de cohabiter. Elle s'effrite au rythme des chapitres, au point que Normand, à la fin, se retrouve tout fin seul.

La portée du roman

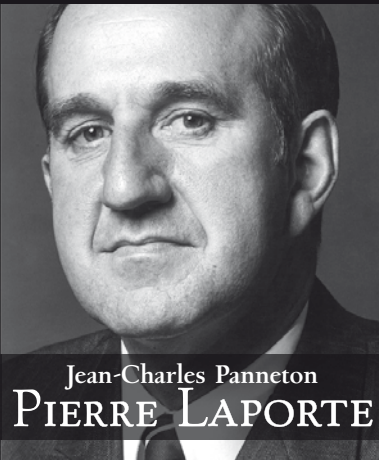
François Barcelo a certes voulu créer un roman policier et a orienté son intrigue en vue d'entretenir l'intérêt de ses lecteurs. Mais il n'a pas négligé pour autant de nous proposer, comme l'écrit Réginald Martel, « le portrait brossé, mine de rien, d'une époque de notre vie collective qui s'étend sur trois décennies et où on voit se dissoudre tout à fait la plupart des valeurs qui caractérisaient le Québec d'avant les années soixante² ». Sans doute faut-il voir aussi dans *Moi, les parapluies...* que la recherche de la vérité n'est pas de tout repos et qu'il en faut du courage et de la détermination pour confondre les coupables, qui sont responsables du mauvais sort d'une personne ou d'un personnage, comme Normand Bazinet. □

* Professeur de littérature québécoise, Université Laval, et directeur de la revue Québec français

Notes

- 1 *Moi, les parapluies...*, [Paris], Gallimard, 1999, 279[1] p. (« Série noire, n° 2547 ») (1^{re} édition : Montréal, Libre Expression, 1994).
- 2 Réginald Martel, « Qui a tué mémé ? », *La Presse*, 9 octobre 1994, p. B-7.


Sa fin tragique a éclipsé sa carrière et c'est tout le mérite de Jean-Charles Panneton de dresser, sans complaisance, un portrait juste de l'un des personnages marquants de notre histoire.




Jean-Charles Panneton
PIERRE LAPORTE



À l'aide de nombreux objets et documents de l'époque, chacune des élections entre 1936 et 1956 est examinée au regard de l'arsenal des stratégies et des moyens de communication.

Alain Lavigne
DUPLESSIS
PIÈCE MANQUANTE D'UNE LÉGENDE
L'invention du marketing politique



CES LIVRES SONT AUSSI DISPONIBLES EN FORMAT ÉLECTRONIQUE


SEPTENTRION.QC.CA

 Canada Council for the Arts
 Conseil des Arts du Canada

